



HAL
open science

Traditions et transferts culturels en République centrafricaine du début du V^e millénaire au IV^e siècle av. notre ère

Etienne Zangato

► **To cite this version:**

Etienne Zangato. Traditions et transferts culturels en République centrafricaine du début du V^e millénaire au IV^e siècle av. notre ère. Cahier des thèmes transversaux ArScAn, 2001, pp.175-181. hal-02075252

HAL Id: hal-02075252

<https://hal.science/hal-02075252v1>

Submitted on 9 Apr 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Traditions et transferts culturels en République centrafricaine du début du Ve millénaire au IVe siècle av. notre ère

Etienne Zangato (UMR 7055 Préhistoire et technologie)

C'est à partir de l'analyse régionale de deux phénomènes culturels, mégalithisme et métallurgie du fer, que nous tenterons d'aborder la question des traditions et des transferts culturels dans le nord-ouest de la République centrafricaine entre 4750 et 750 av. notre ère (dates non calibrées).

L'échelle de temps et la nature des données nous donnent l'opportunité de saisir ce qui relève de la tradition (ou de l'identité communautaire) et ce qui relève des transferts culturels entre différentes entités villageoises voisines. Les monuments mégalithiques apparaissent vers 800 av. notre ère, en contexte néolithique (Zangato 1999). Ce sont les premières manifestations d'une représentation symbolique. Puis, vers -700, la technologie du fer est introduite par une nouvelle communauté qui s'installe dans la région. Cela marque alors une réelle phase de transformation socio-économique. L'étude régionale qui a été la nôtre permet d'étudier les mégalithes dans un territoire socialisé, comprenant également des villages, parfois des sites de surface, des cimetières, des ateliers de débitage et des ateliers métallurgiques.

Contextes géographique et archéologique

Le nord-ouest de la République centrafricaine est connue pour sa forte concentration mégalithique s'étendant, d'est en ouest, sur plus de mille cinq cents kilomètres (fig. 1). L'analyse d'une importante base de données (comprenant 25 000 vestiges et plus d'une centaine de dates C14) nous a permis de proposer une évolution chrono-culturelle régionale, actuellement divisée en trois grandes périodes : (1) une période néolithique qui s'étend (de - 4700 à -750 environ) ; (2) une période du fer (de -750 environ à la fin du XV^e siècle de notre ère) subdivisée en trois phases : Fer 1 de -650 à -350 environ, Fer 2 de -350 à 750 environ et Fer 3 de 750 jusqu'à la fin du XV^e de notre ère ; et (3) la période « sub-actuelle » qui voit disparaître les mégalithes. Six unités d'analyses archéologiques ont été définies pour toute cette séquence, dont deux correspondant aux Fer 1 et Fer 2.

L'émergence des territoires villageois de -700 à la fin du 1^{er} siècle de notre ère

Pour la phase culturelle, dite Fer 1, six monuments non funéraires, une tombe mégalithique, des tombes en pleine terre et en jarre ont été mis au jour, contemporains des deux villages (sites 77 et 68) connus pour la région. Ces derniers, distants de quatre kilomètres, ont été implantés de part et d'autre de la ligne de crête séparant la cuvette tchadienne de la cuvette congolaise (fig. 2). La mise en place du village de Gbairi 1 (site 77) vers -750 a créé une nouvelle dynamique régionale, caractérisée par l'émergence de deux territoires villageois, définis ici comme deux espaces au sein de chacun desquels s'est exercée une autorité culturelle et économique.

Les premiers objets métalliques de bonne facture et des fours de réduction ont été retrouvés dans l'espace géographique du site 77. La céramique du site 68 (déjà occupé au néolithique) a, quant à elle, été fabriquée à partir d'une « terre à potier », naturellement riche en dégraissants minéraux. De forme globuleuse, ces poteries ont généralement été décorées de motifs aux caractères grossiers. En revanche, les potiers du site 77 ont utilisé deux types de matière première, enrichie de chamotte ou de dégraissants végétaux. La céramique retrouvée est de forme étroite et décorée de motifs très fins. Enfin, les monuments à vocation non funéraire sont de même type que ceux du néolithique. Localisés dans l'espace géographique du site 68, sur les rebords de plateaux, ils sont interprétés comme des marqueurs territoriaux. Le territoire du site 68 comprendrait des zones d'approvisionnement en ressources minérales, animales et végétales, ainsi que des lieux de culte (monument à vocation non funéraire hors village, lieux d'inhumation à l'intérieur du village,

tombes en pleine terre). Le territoire du site 77 comprend un lieu d'inhumation et des aires d'activités métallurgiques situées hors et dans le village.

Il existe des éléments témoignant de l'interaction de ces deux entités culturelles (à « tradition mégalithique » et « producteur de fer »), notamment la présence d'une tombe mégalithique datée de -650 et située « en territoire Gbabiri ». Cette tombe a livré un mobilier funéraire abondant et diversifié, avec des céramiques des factures des sites 68 et 77. L'implantation d'une tombe monumentale s'est ajoutée à des pratiques funéraires spécifiques à chaque village (tombe en jarre identifiée dans le site 77, et tombe en pleine terre dans le site 68). Elle constitue un témoignage indéniable de la distinction de deux entités culturelles. Elle correspondrait au début de la complexité des structures sociales. En outre, deux monuments à vocation non funéraire, datés de -490 et -450 et installés dans l'espace du site 68, ont été en relation avec les sites villageois 68 et 77. La présence des céramiques du site 77 dans ces monuments semble signaler l'adhésion, voire la participation des communautés villageoises de Gbabiri 1 à cette forme de représentation symbolique, tout en étant restées culturellement autonomes. Cette autonomie se serait traduite par l'existence de savoir-faire spécifiques en matière de poterie et de métallurgie du fer, venant s'ajouter à la culture mégalithique. La construction de ces monuments par les deux communautés villageoises a probablement joué un rôle d'atténuation des conflits et de régulation des activités économiques.

Transferts de traditions culturelles

À partir de la fin du 1er siècle de notre ère, on assiste à une nouvelle forme d'interaction entre les deux entités culturelles, marquée par des transferts de traditions. Chaque territoire villageois est caractérisé par des configurations archéologiques distribuées de manière analogue. On peut en modéliser la répartition spatiale sous forme de cercles concentriques dont le centre serait le village, et la périphérie serait le gradient de distribution des monuments non funéraires (fig 3). Dans la plupart de ces monuments non funéraires, on ne trouve qu'un type de céramique : celle produite par le village, situé dans le même espace que le monument.

La circulation croisée des pratiques céramiques est un autre élément pertinent pour la mise en évidence des transferts culturels. Parallèlement à l'emploi des « anciennes » pâtes, les potiers ou les potières du site 68 ont utilisé de nouvelles pâtes (identiques à celles du site 77) pour la fabrication de récipients identiques à ceux fabriqués durant le néolithique. Seul le mode décoratif a changé. On observe en effet une recombinaison des décors céramiques dans chacun des sites villageois (68 et 77), par emprunt et ajout à l'une ou l'autre des deux traditions céramiques régionales. Par exemple, les motifs grossiers en chevrons de la production du site 68 ont été intégrés au répertoire décoratif du site 77. De même, les motifs géométriques rectangulaires (spécificité du site 77) ont ajouté à ceux du site 68 (fig. 4). La présence de ces éléments décoratifs exogènes, ajoutée au fonds commun traditionnel propre à chaque village, permet de suggérer des changements culturels importants, notamment dans les systèmes d'alliances matrimoniales, grâce auxquelles la circulation croisée des produits et des idées ont pu se mettre en place. L'hypothèse de circulation des poteries entre les deux villages serait confirmée par la présence des céramiques fabriquées sur les modèles respectifs des chaînes opératoires observées dans chacun de ces sites. Il existe toutefois, dans les deux villages, une utilisation simultanée des chaînes opératoires appliquées à une autre pâte céramique qui pourrait suggérer des changements importants dans les systèmes d'alliances matrimoniales. Cette circulation croisée des pratiques céramiques, intégrant les deux techniques de fabrication et d'application des motifs décoratifs, aurait donné lieu à une recombinaison des décors céramique dans chacun des sites villageois Balimbé (site 68) et Gbabiri 1 (site 77). De cette transformation, seraient nés de nouveaux schèmes décoratifs, dont les éléments sont assez facilement identifiables et attribuables à l'une ou l'autre des deux traditions céramiques villageoises régionales.

Pour conclure, on peut suggérer que la circulation croisée des céramiques et des savoir faire entre les deux entités villageoises signe, à notre sens, des changements socio-culturels importants dont les fondements ont peut-être reposé sur des formes d'alliances matrimoniales nouvelles ou plus systématiques. Tout cela suggère un système d'organisation complexe au niveau régional, marqué par l'éclatement de la tradition communautaire jadis propre à chaque village (métallurgie du fer pour l'un, et construction des mégalithes pour l'autre). Il y a dans cette phase un phénomène d'emprunt et d'échange à tous les niveaux des systèmes techniques et symbolique, tant au niveau du système technique (par la production métallurgique acquise par les communautés du site 68), qu'au niveau du système symbolique (par l'apparition des constructions mégalithiques dans l'espace géographique du site 77).

Éléments bibliographiques

- David N. Vidal P. 1977. The Nana-Modé village site (sous-préfecture de Bouar, Central Africa Republic) and the prehistory of the Ubangian speaking peoples. *West African Journal Archaeology*, VII, p. 17-56.
- David N. 1982. Tazunu: megalithic monuments of Central African. *Journal of the British Institute in Eastern Africa*, 71, p. 44-77.
- David N. 1983. The Central African Megaliths Projet. *National Geographic Society Research Report*, 15, p. 113-126.
- Durkheim É. 1985. *Les formes élémentaires de la vie religieuse*. Paris : Presses universitaires de France (7e édition).

Durkheim É. 1986. *De la division du travail social*. Paris : Presses universitaires de France (11ème édition).
 Durkheim É. 1990. *Les règles de la méthode sociologique*. Paris : Presses universitaires de France (5ème édition).
 Monino Y. 1983. Accoucher du fer : la métallurgie Gbaya (Centrafrique). In: Achard N. *Métallurgie Africaine. Nouvelles contributions*, p. 281-309. Paris : Mémoire de la Société de Africanistes.
 Vidal P. 1969. *La civilisation mégalithique de Bouar (prospection et fouilles 1966)*. Paris : Labethno Recherches Oubanguiennes, 1.
 Vidal P. 1992. Au-delà des mégalithes. Archéologie centrafricaine et histoire de l'Afrique centrale. In : Essomba J.-M. *L'archéologie au Cameroun, actes du colloque internationale de Yaoundé, 1986*, p. 132-178. Karthala.
 Ward Gailey C., Patterson Th. C. 1988. State formation and uneven development. In : Gledhill J., Bender B., Larsen M. T. *State and Society. The emergence and development of social hierarchy and political centralisation*. Londres : University College. One World Archaeology, 4.
 Zangato E. 1999. *Sociétés préhistoriques et mégalithes dans le nord-ouest de la République centrafricaine*. Oxford : British Archaeological Report.

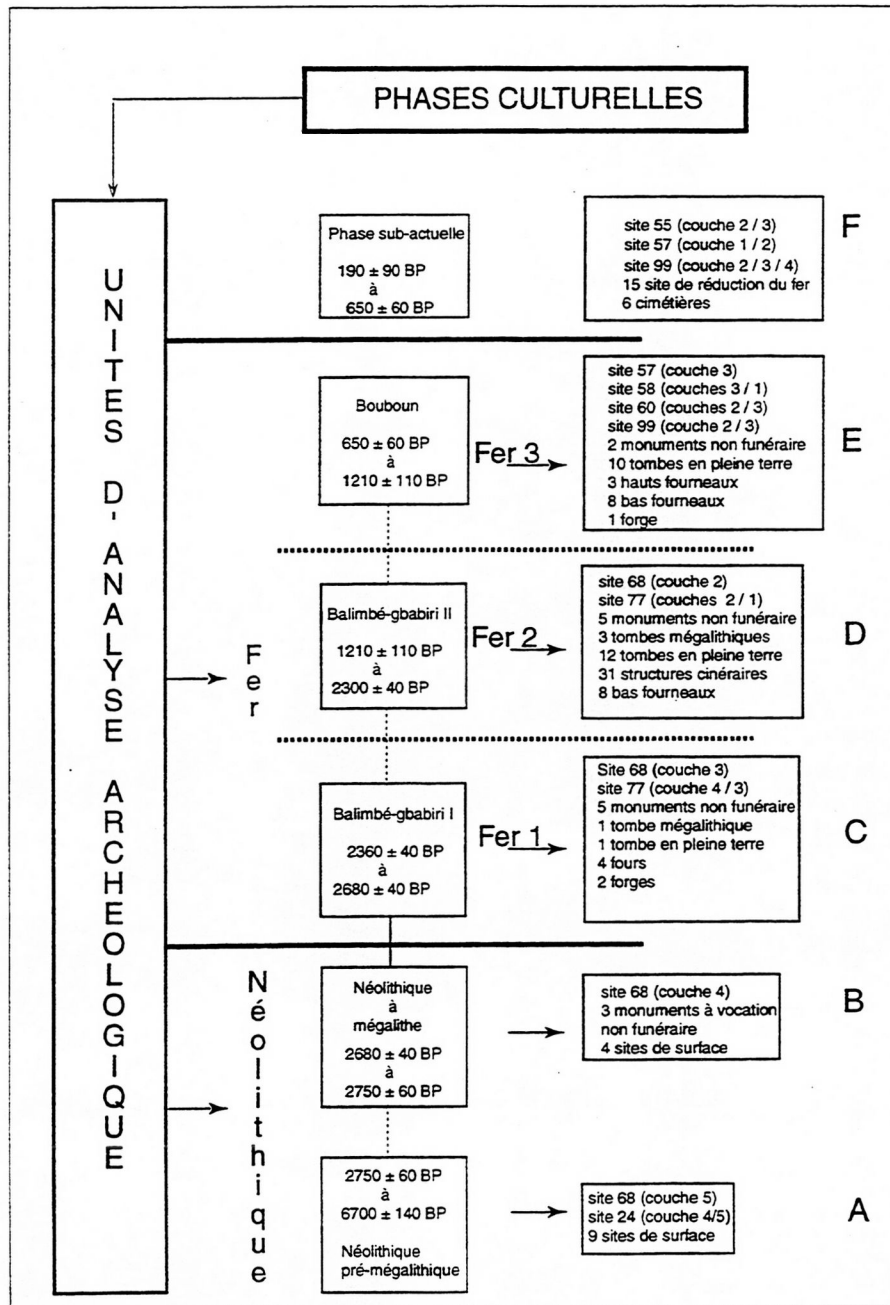


Figure 1 - Région de Bouar : unités d'analyse archéologique

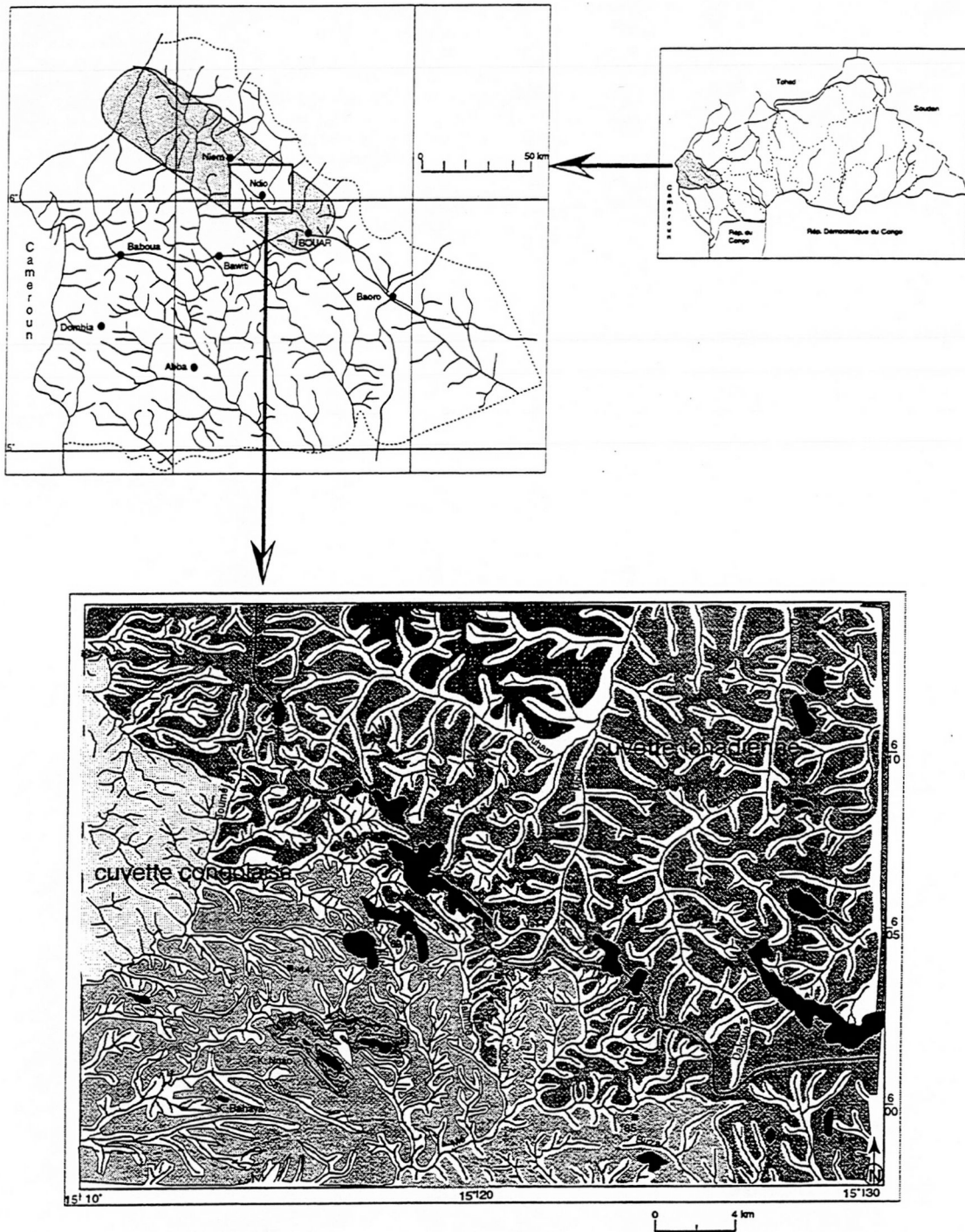


Figure 2 - Zone de Ndio : Fer 1 ; répartition générale des sites

- | | | |
|--------------------------|-------------------------|----------------------|
| □ 800 à 900 m | ▒ 1000 à 1100 m | ■ > 1200 m |
| ▒ 900 à 1000 m | ▓ 1100 à 1200 m | |
| ★ village | ▴ atelier métallurgique | ● tombe mégalithique |
| ■ monument non funéraire | ○ site funéraire | |

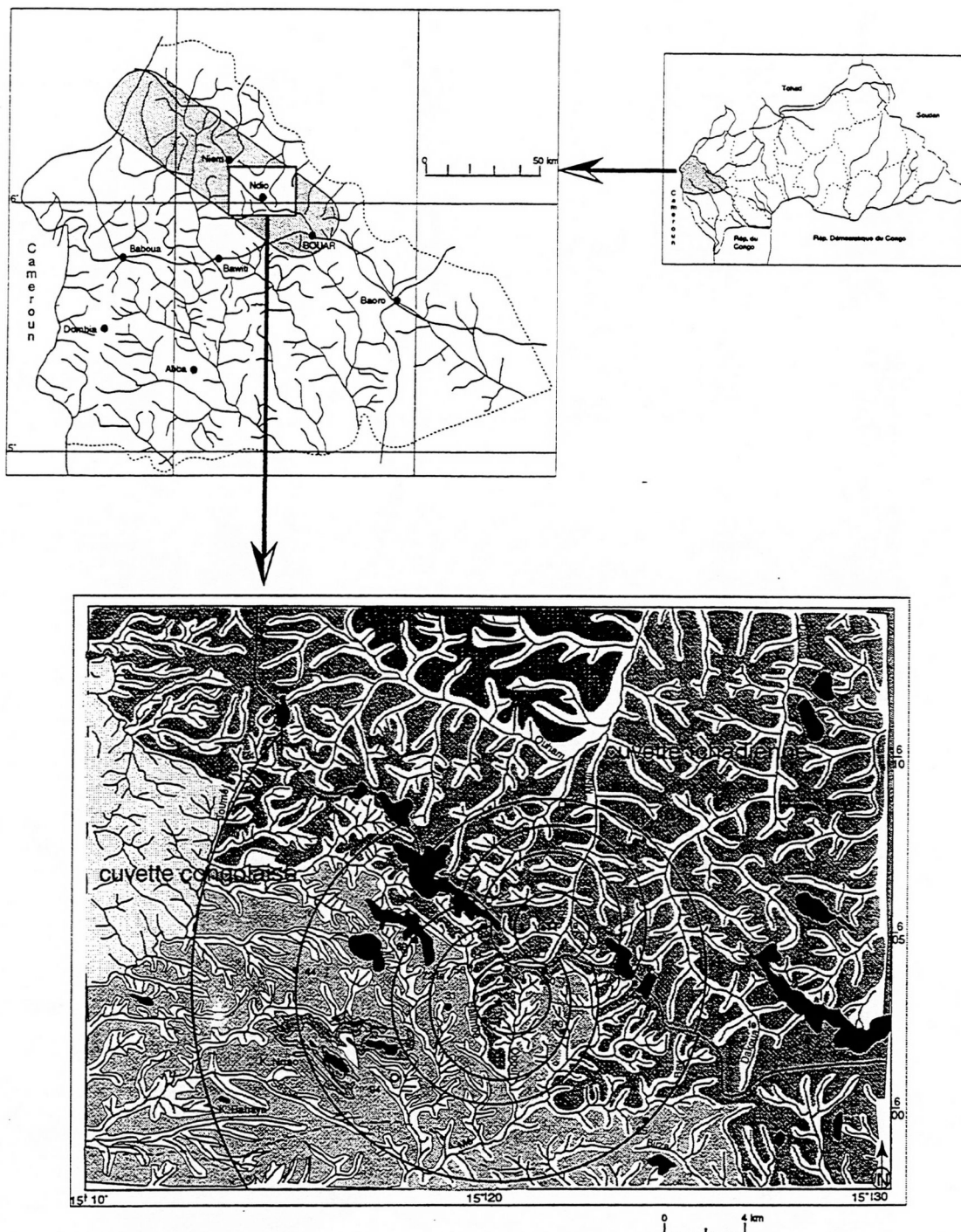
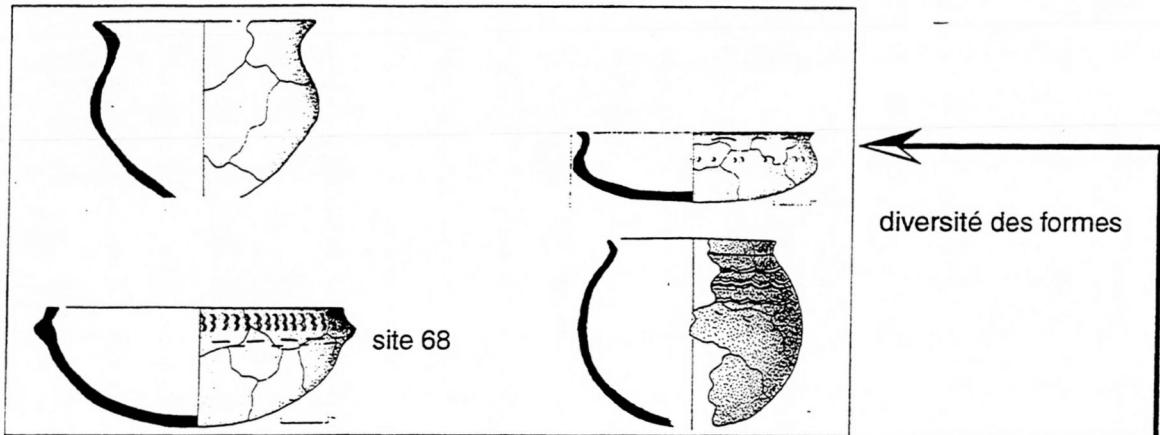


Figure 3 - Zone de Ndio : Fer 2 ; répartition générale des sites

- | | | |
|--------------------------|--------------------------|----------------------|
| 800 à 900 m | 1000 à 1100 m | > 1200 m |
| 900 à 1000 m | 1100 à 1200 m | |
| ★ village | fe atelier métallurgique | ● tombe mégalithique |
| ■ monument non funéraire | ○ site funéraire | |

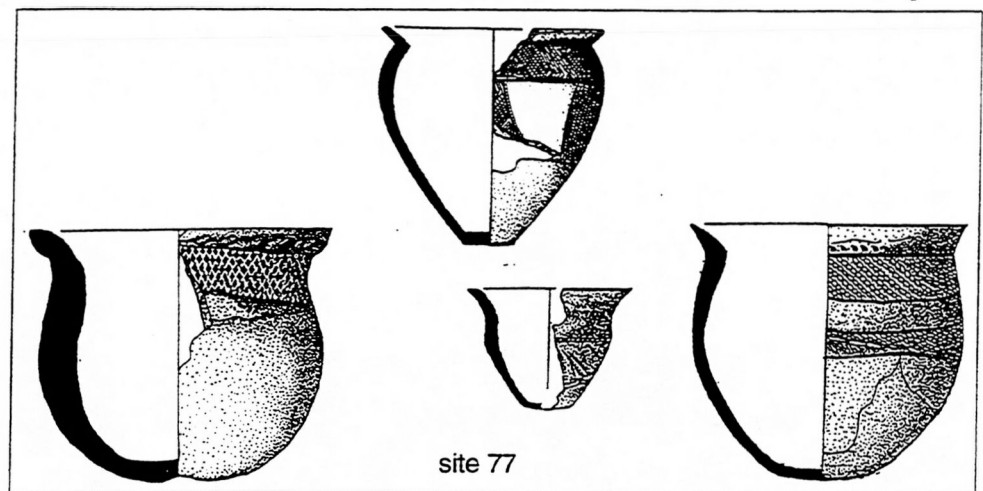
Fer 1



diversité des motifs décoratifs

An upward-pointing arrow is positioned to the left of this text, indicating the evolution of decorative motifs.

Fer 1



Fer 2

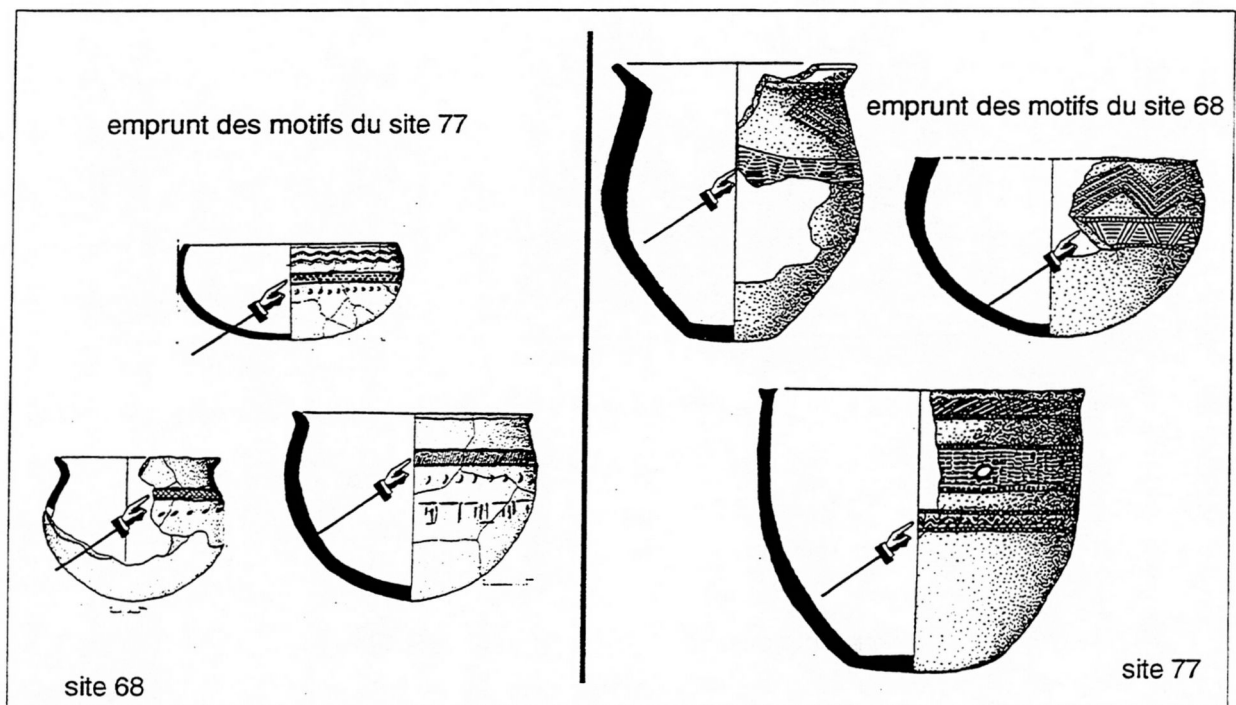


Figure 4 - Evolution de la céramique régionale

Réflexions sur l'usage des attributions ethniques

L'exemple de la région de la Cross-River (Nigeria-Cameroun)

Claire Boullier (Post-doc, africaniste).

C'est le fleuve Cross, dont le cours est à cheval sur le Nigéria (à l'extrême sud-est) et le Cameroun (à l'ouest), qui a prêté son nom pour désigner la région qu'il traverse, la *Cross River*. Voisine de trois complexes culturels majeurs (au nord, celui de la Bénoué ; à l'ouest, celui des Ibo ; et, à l'est, le *Grassland*), la région de la Cross River s'est distinguée par l'emploi d'une technique artistique, hautement originale et unique en Afrique, qui consiste à recouvrir de peau animale, en générale d'antilope, une âme de bois. Cette technique fut utilisée pour confectionner des heaumes, des masques heaumes mais surtout des cimiers dont de très nombreux exemples figurent aujourd'hui dans les collections occidentales privées et publiques. Depuis sa découverte, cette pratique a captivé spécialistes et amateurs qui se sont interrogés sur la nature de la peau employée — était-elle humaine ? — et les raisons profondes du choix de ce matériau.

La fascination pour les œuvres couvertes de peau de la Cross River a eu plusieurs conséquences. Elle a tout d'abord occulté le reste de la production artistique et notamment la sculpture en bois, mais elle a aussi incité à classer les arts de la Cross River selon un critère technique plutôt que la stylistique habituellement employée pour attribuer les arts de l'Afrique à une ethnie. Ainsi, les œuvres recouvertes de peau sont données soit aux Ejagham soit aux Ekoï, et plus rarement aux Widekum¹; les extrémités de tambour en bois sont invariablement attribuées aux Mbembe²; tandis que les cimiers et les masques en bois, sans couverture de peau, sont supposés « Boki », dans la plupart des cas. L'ensemble des arts de la Cross River se trouve donc répartie sous cinq appellations ethniques.

La recherche que nous avons entreprise sur les arts de cette région (Boullier 1995) et, plus particulièrement, sur ce que recouvraient les différentes appellations ethniques en usage dans la Cross River nous a montré qu'il existait de nombreuses ambiguïtés. Celles-ci affectent tous les niveaux de l'étude des arts de la région de la Cross River, spécifiquement la géographie ethnique et, par conséquent, la géographie stylistique.

Si l'on recherche, par exemple, la logique d'attribution des œuvres couvertes de peau à l'une ou l'autre des appellations ethniques (Ekoï ou Ejagham), on comprend rapidement qu'elle n'est ni iconographique (ou stylistique) ni basée sur des données géographiques ou culturelles car il règne la plus grande confusion sur ces deux termes. Employés dans beaucoup d'ouvrages comme synonymes, ils recouvrent, selon les auteurs, des espaces et des populations bien souvent différents. Pour Harter (1994), les Ejagham seraient les Ekoï du nord ; alors que, pour Bockiau (Tamisier 1998) et de nombreux amateurs, Ejagham serait l'appellation anglophone du peuple nommé Ekoï par les francophones. Pour Thompson (1974) : « Il y a beaucoup de termes pour désigner les Ejagham. Les Efik les appellent Ekoï. Les Efik désignent aussi comme *Qua les Abakpa Ejagham de Calabar*. Les Banyang de la région de Manfe appellent leurs voisins Ejagham Kéaka » ; alors que, pour Campbell (1983) : « Les Ejagham se composent essentiellement de groupes relativement petits connus actuellement en tant d'Akparabong, Etung septentrionaux et méridionaux, Ekwe, Keaka, Kwa et Obang » ; et, enfin, Jones (1984) pense que le nom de Ekoï fut donné par leurs voisins à un ensemble d'ethnies, divisé par la frontière Nigéria / Cameroun, qui s'appellent eux-mêmes Etung et Ejagham du côté nigérian et Ekwe et Keaka de l'autre.

¹Quelques masques heaumes et cimiers recouverts de peau, iconographiquement et stylistiquement bien distincts des autres productions utilisant la même technique, sont très justement attribués aux Widekum.

²Certaines sculptures attribuées aux Mbembe sont probablement Ibo.